

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 22

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

+ * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 22

Supplément du Dimanche 31 Mai

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

Il fallait d'abord connaître cette famille Feuillode et cette demoiselle Feuillode...

Mme Maréchal avait à Paris une amie fort remuante qui parviendrait sans doute à leur donner les premiers renseignements. Les deux femmes s'animaient l'une l'autre en agissant ainsi, croyaient-elles, pour le bien de Lucien et de Berthe, leurs enfants.

Mais Lucien était tout entier emporté vers Claire Feuillode dans un essor de tendresse ardente.

Il revint aux Elisiades, un mois après la conversation qu'il avait eue avec Mme Dechevrelle. Quand il entra au château, sa mère vint au-devant de lui; on s'embrassa.

— Eh bien ?

Et d'un regard clairvoyant, car il s'agissait de son fils, Mme Dechevrelle enveloppa Lucien; elle remarqua sur son visage un peu de pâleur, aux coins des yeux une fine crispation de fatigue ou de souci.

— Tu me reviens toujours le même, demanda-t-elle.

— Oui, ma mère.

— Je le craignais. Viens ici que je te confesse. Ils entrèrent dans le salon, Lucien tout nerveux, sa mère fâchée et ne cachant point qu'elle l'était; ils s'assirent et restèrent après cela un bon moment dans le silence.

Enfin Lucien :

— Comme vous me l'avez demandé, ma mère, j'ai réfléchi et c'est bien décidé, je ne puis vouloir d'autre femme que Mlle Feuillode.

— Mon enfant, reprit Mme Dechevrelle très triste, tu ne sais pas où tu t'engages. Il est heureux que je sois là pour t'empêcher de t'égarer.

— M'égarer !

— Oui; ne prends pas ce mot dans un mauvais sens à l'égard de Mlle Feuillode: elle est digne personnellement, je le sais, d'être aimée par un honnête homme, car si tu as réfléchi pendant ce mois, j'ai mieux fait, moi, que de réfléchir, je me suis informée sérieusement.

— Je sais bien ce que vous avez découvert; ce n'est pas un secret pour moi.

— Il ne s'agit point, je te le répète, de Mlle Feuillode personnellement.

— Il s'agit du père.

— Tu sais donc ?...

— Oui, et cela ne m'a pas arrêté. En quoi Mlle Claire Feuillode est-elle diminuée, par le fait que son père a eu, il y a quinze à vingt ans, des démêlés avec la justice ?

— Il faut que tu sois bien aveuglé, bien pris, mon cher fils, pour te poser une pareille question.

— Non, je ne suis pas aveuglé !

— Nous t'avons pourtant fait élever, ton père et moi, dans des sentiments qui jurent avec tes propos et ton désir. Je suis, je te l'avoue, surprise et peinée.

— Mlle Claire Feuillode aussi a été bien élevée, ma mère. Il ne faut pas lui parler longtemps pour le voir; cela rayonne sur le visage, dans les yeux surtout.

— Si elle est ainsi, reprit Mme Dechevrelle, non sans quelque vivacité, c'est que son père ne l'a pas élevée d'après ses propres principes.

— Eh, vous ne savez pas ! riposta Lucien en pâissant; M. Feuillode a subi une condamnation, mais vous ignorez comment l'affaire a été menée. Moi, j'ai lu les débats; j'ai saisi, compris, je sais enfin... je suis sûr que M. Feuillode n'est point coupable; c'est sa con-

damnation qui est un crime ! Et voilà pourtant qu'un malheur, frappant cet honnête homme doit rejaillir sur sa fille ! Mais c'est inique, odieux.

— Je ne sais pas, en effet, si M. Feuillode a été simplement malheureux : il y a un jugement, une tare, et si ton père vivait, il te parlerait comme je te parle, plus énergiquement même.

— Oh ! non !

— Je suis certaine que si ! Je connaissais bien ses idées.

— Ma mère, soyez indulgente pour les enfants et les proches de ceux qui ont failli.

— Mais je ne veux pas que tu épouses la fille d'un faussaire, et ton père que tu invoquais tout à l'heure n'eût jamais voulu te voir marié à la fille d'un homme dont il n'aurait pu presser la main.

— Ma mère, ne parlez plus ainsi. N'insistez pas.

— Mais...

— Non, je vous en prie, vous ne savez pas ce que je ressens à vous entendre ; vous ne pouvez le savoir. Vous ne le saurez jamais.

Et Lucien, qui s'était levé aux premiers mots de la conversation et qui, depuis un moment, parlait debout, très ému, se dirigea vers la porte. Sa mère courut après lui, le ramena.

— Voyons, voyons. Tu n'es plus à toi ! Que me dis-tu ? Apaise-toi, mon pauvre enfant. Tu le comprends bien : je ne veux pas te contrister. Pourtant il me paraît difficile de nous accorder sur ce que tu désires. Tu n'as pas réfléchi suffisamment, c'est trop certain. M. Feuillode est riche : veux-tu que l'on dise que cette fortune t'a tenté ? A tort ou à raison, on lui attribue tu sais quelle origine. Et tu irais chercher là ta femme, toi dont la famille n'a rien à se reprocher !

Lucien s'était arraché du canapé où l'avait entraîné Mme Dechevreille.

Il se tenait devant sa mère, il la regardait presque avec commisération prononcer de telles paroles, dans l'honnêteté de son ignorance, et il ne pouvait lui crier : « Mais c'est notre fortune à nous qui est mal acquise, c'est à nous de baisser le front ». Il avait le cœur gros de protestations et il était réduit au silence, la langue enchaînée. Mme Dechevreille lui faisait l'effet d'une personne atteinte d'une maladie mortelle dont elle n'a pas conscience et qui pourrait mourir de saisissement si on la lui révélait tout à coup. Et c'était surtout à cause d'elle qu'il avait retenu son secret, pour lui conserver cette fortune et ce manteau d'honorabilité dont elle se drapait en ce moment avec cette complaisance cruelle.

S'il parlait maintenant, résisterait-elle à cette surprise d'opprobre ; il la voyait si nerveuse, si frêle !

Il détourna les yeux sans répondre ; il s'enfuit ; puis à deux pas de la porte, irrité de cette ironie d'injustice, il se retourna, et d'une voix décidée :

— J'aime Mlle Feuillode, je me marierai avec elle, ma mère.

VII

Lucien, de retour à Paris, alla trouver son ami René Dorban ; il le chargea de demander Mlle Feuillode à son père.

— Tu connais Feuillode, lui dit-il, et la démarche par ton entremise lui paraîtra toute naturelle.

— Fort bien. J'irai quand tu voudras, demain si tu le désires.

— Aujourd'hui.

René Dorban se rendit chez Feuillode à l'hôtel de l'avenue de Villiers ; et, pendant l'absence de son ami, Lucien Dechevreille fut véritablement dans les transes.

Il ne devait point douter cependant de l'issue de la démarche de son ami.

Pourquoi Feuillode refuserait-il ? Lucien était riche et d'une famille honorable, tandis que Feuillode était riche seulement.

Mais lorsque Lucien Dorban revint, Lucien tressaillit au coup de sonnette, malgré toutes les pensées d'espoir et les raisons qu'il venait de se développer.

— Eh bien ?

— Il faut que tu ailles toi-même le voir, dit René.

— Que j'aie voir moi-même M. Feuillode !

— Oui.

— Mais a-t-il refusé ?

— Non. Il a paru hésitant. Comme je parlais, il se promenait à grands pas dans le salon, les mains derrière le dos. Tu sais, la situation particulière de Feuillode a réagi sur son caractère et ses volontés. Tu auras sa fille, je le crois, je l'espère ; mais sans vouloir te décourager, il me semble que, de ce côté non plus, les choses n'iront pas de soi.

Lucien écoutait son ami.

Il n'aurait su dire combien ces paroles le frappaient. Sa mère ne voulait point. Feuillode hésitait. Pourquoi ?

(A suivre)

Paul MARROT.

POÉSIE

La Mort aux Berceaux

Voici de très jolis vers qu'a inspirés au jeune poète lorrain Paul Briquel, l'œuvre du *Bon Lait*, à Nancy ; nous sommes heureux de les publier ici en adressant à l'auteur tous nos remerciements.

*Ecartez des berceaux de misère et d'angoisse
La maraudeuse Mort qui rôde à pas furtifs
Et s'accoude au chevet des nouveaux-nés chétifs,
Pauvres fleurs d'ici-bas qu'un souffle haineux froisse.*

*Sauvez le frêle enfant d'un bref hasard d'amour,
Vivant remords de nuits et de passions mortes,
Naufragé en péril aux tempêtes trop fortes
Qui cherche en vain les feux du veilleur de la tour !*

*Si la force ancestrale et l'âme de la race
Qu'on suce avec le lait maternel et sacré
Manquent à cet enfant qui se fane et qui passe
Comme une pâle fleur d'un sol mal labouré ;*

*S'il n'a pour le bercer qu'une main mercenaire,
Pour veiller sur sa chair que des yeux froids et nus,
Si son inconscience aux rêves inconnus
N'est pas choyée aux bras caressants d'une mère,*

*Sachez qu'il est pourtant l'homme du temps nouveau,
Réclamé par la vie et guetté par la tombe :
Quand ce petit enfant gémit, râle et succombe,
C'est un peuple futur qui meurt dans son berceau !*

Paul BRIQUEL.